

I

laboratoire espace cerveau

space brain
laboratory

A

Cycle « Comment habiter
des mondes cosmomorphes ? » C

Synthèse
de la Station 22
10 - 11 juin 2022

– *Ex-Situ*
Palais de Tokyo *Paris*

Comment réclamer
la terre ?

How to Reclaim the
Earth?

INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

Dans la continuité des travaux du Laboratoire espace cerveau, à la suite notamment des Stations 15 (*Faire Chair, Comment changer de paradigme dans des mondes enchevêtrés ?*), 18 (Cartographies du Nous #1 & 2 / *Rituel·le·s*) et 21 (*Le ménagement de la terre*), la Station 22 intitulée *Comment réclamer la terre ?* a esquissé les contours d'un monde commun et de solidarités cosmomorphes, déplaçant ainsi le questionnement du cycle « Vers un monde cosmomorphe » vers la problématique aussi concrète qu'urgente, « Comment habiter des mondes cosmomorphes ? »

Accueillie par le Palais de Tokyo à Paris et s'inscrivant dans le cadre de l'exposition *Réclamer la terre* (du 14 avril au 4 septembre 2022) conçue par Daria de Beauvais, cette station a exploré la correspondance des luttes pour la reconnaissance de la terre, et l'envie de rallier les forces de plurivers pour mieux l'habiter. Comment s'orienter sur terre ? Comment appréhender la précarité des milieux ? Comment aménager et ménager la terre pour lui éviter des blessures ? Telles ont été les grandes interrogations au cœur de ces deux demi-journées

d'échanges.

Imaginée par Daria de Beauvais, senior curator au Palais de Tokyo, et Anabelle Lacroix, chargée de recherche à l'IAC, avec l'assistance de Lisa Colin, assistante curatoriale au Palais de Tokyo, la station fut modérée par Anabelle Lacroix et Anaïs Roesch, chargées de recherche à l'IAC. Ces journées d'études furent également ponctuées par des études d'œuvres choisies parmi celles exposées et entrant en résonance avec les propos des intervenant·e·s.

La Station 22 s'est ouverte sur une visite guidée de l'exposition *Réclamer la terre*. Celle-là a été l'occasion pour sa commissaire, Daria de Beauvais, de partager avec les participant·e·s le travail d'artistes de générations et d'origines diverses, qui développent de nouvelles relations avec l'environnement, contribuant ainsi de notre prise de conscience que nous ne sommes pas seulement « face au paysage » ni « sur terre », mais « parmi » elleux, déplaçant une vision eurocentrique et anthropocentrique du monde.

La station fut ensuite introduite par Nathalie

Ergino, directrice de l'IAC, ainsi que **Pierre Montebello**, philosophe, professeur émérite de philosophie moderne et contemporaine de l'Université de Toulouse. Ce dernier a retracé les jalons depuis 2016 de l'évolution des réflexions du laboratoire qui aboutissent aujourd'hui à l'ouverture de ce nouveau cycle « Comment habiter des mondes cosmomorphes ? », et les quatre axes qui constituent le laboratoire, à savoir le décentrement du point de vue humain, l'extension de la perception, la captation d'un monde en train de se faire (et non statique) et enfin le rôle des collectifs dans cette réappropriation du monde.

L'intervention de **Barbara Glowczewski** revenant sur ses nombreuses années de recherches menées en Australie mais aussi en Guyane et Polynésie françaises ainsi qu'en France métropolitaine, a fait écho en de nombreux points aux axes du laboratoire. À travers ses enquêtes auprès des femmes aborigènes en lutte pour leurs terres, qu'elle a menées en Australie à partir de 1979 dans le désert central et sur la côte nord-ouest, elle a observé la force collective qu'elles mettaient

en œuvre pour défendre leurs liens aux lieux associés à des ancêtres en devenir dans toutes les formes du vivant, animaux, plantes, mais aussi vent, feu, rivières, rochers et étoiles. Ces recherches autour des réseaux de lignes totémiques l'ont notamment amenée à questionner la notion de terre-mère, aujourd'hui utilisée comme arme politique par beaucoup de peuples autochtones car comprise par les Occidentaux mais qui ne rend pas compte, selon elle, de la complexité des relations. Elle lui préfère le concept de plurivers, du titre du dictionnaire du post-développement édité par Ariel Salleh et Arturo Escobar, entre autres, et selon lequel il ne s'agit pas tant d'affirmer une pluralité mais de nous inviter à penser de manière plurielle et relationnelle des modèles qui reconnaissent des singularités et des luttes locales qui résonnent les unes avec les autres, pour affirmer que d'autres mondes sont possibles que le développement capitaliste et extractiviste qui détruit la planète et ses habitants humains et autres qu'humains. Aussi, réveiller les esprits des lieux, titre de son dernier ouvrage, c'est encourager selon

elle, ces liens collectifs de soins de la terre, de ses sols et de ses eaux, de l'Australie à Notre-Dame-des-Landes en passant par la Guyane française.

C'est sur ce dernier territoire que revient **Marie Fleury** puisqu'elle y vit et y consacre ses recherches en ethnobotanique. En introduction de son propos sur les plantes et le chamanisme chez les Wayanas de Guyane, Marie Fleury a expliqué la notion de personne ainsi que la perception de la maladie chez les Wayanas. Celle-ci est vue comme étant le résultat d'un dialogue conflictuel entre l'humain et les éléments de son univers, et peut aussi être considérée comme un mode de communication particulier entre la personne malade, le groupe et un des éléments de la surnature. Dans ce contexte, elle a indiqué que le chamane était le seul à pouvoir soigner car seul à pouvoir faire le lien entre les éléments de la surnature et les humains grâce à son pouvoir de vision et de voyage dans le monde. Il va ainsi prescrire des plantes pour soigner notamment les maladies liées à la rupture d'interdits et s'appuyer pour cela sur les correspondances entre ces plantes et les animaux.

Marie Fleury a ainsi partagé un certain nombre d'exemples caractéristiques de ces correspondances par analogie entre végétaux et animaux, aboutissant selon elle à un système de nomenclature et de classification des éléments de la nature. Elle alerta néanmoins en conclusion sur la disparition progressive des chamanes dans les nouvelles générations, notamment due à l'orpaillage et à l'évangélisation en cours dans ces territoires.

Après l'anthropologie et l'ethnobotanique, la dernière intervention de la journée a pris le droit pour angle d'approche et objet d'analyse afin d'esquisser de nouvelles pistes de réponse à la question « Comment habiter des mondes cosmomorphes ? ». Selon **Marine Yzquierdo**, changer notre rapport au vivant passe nécessairement par changer le droit, car celui-ci reflète l'évolution d'une société à un moment donné et est un indicateur de son niveau de conscience. Elle a rappelé en introduction que sur neuf limites planétaires, six avaient déjà été franchies, ce qui a conduit l'ONU à déclarer que notre viabilité en tant qu'espèce était menacée. Elle dressa le

constat par ailleurs que le droit de l'environnement n'avait pas réussi à empêcher l'humanité de franchir ces limites planétaires. Cela s'expliquerait par ses fondements conceptuels et plus précisément par la vision anthropocentrique dont il a hérité et qui en ferait plutôt un « droit à polluer ». Cependant, un changement de paradigme tourné vers un objectif commun de préservation du vivant et de survie de l'humanité serait en train d'opérer, la matrice culturelle de notre droit étant remise en question (Camille de Toledo). C'est la philosophie des droits de la nature, dont Marie-Angèle Hermitte est une des pionnières. Marine Yzquierdo définit ainsi les droits de la nature comme un ensemble de règles et principes qui visent à protéger les éléments de la nature (rivière, forêt, etc.) en les reconnaissant comme « personnes » juridiques, dotées de droits propres au titre de leur valeur intrinsèque. Aujourd'hui, une vingtaine de pays a reconnu ces droits de la nature (l'ouvrage *Les droits de la nature*, édité par Notre Affaire à Tous expose une soixantaine de cas de reconnaissance des droits de la nature). Marine Yzquierdo termina son intervention en se recentrant sur la situation

française où le Parlement de Loire a été la première initiative en la matière. L'association Notre Affaire à Tous a également accompagné deux autres initiatives qui ont donné lieu à des déclarations, la Déclaration des droits du fleuve Tavignanu en Corse (29 juillet 2021) et la Déclaration des droits du fleuve la Têt (26 novembre 2021).

La seconde journée s'est ouverte entre la France et l'Australie, par un dialogue entre **Ariel Salleh** et **Margot Lauwers** autour des notions de corps et de pays empruntant à la fois à la pensée autochtone et à la pensée écoféministe. Pour Ariel Salleh, dans chacune de ces deux pensées, il y a un sens aigu d'incarnation et d'ancrage dans le lieu. Si la tradition eurocentrée privilégie la masculinité, lui octroyant l'autorité d'objectiver et de contrôler « les femmes, les indigènes et la terre », elle affirma que dans la pensée autochtone en Australie, le fait de vivre « dans un lieu » était conçu comme étant constitutif de l'identité et de l'appartenance, dans une forme relationnelle et non oppositionnelle. Alors que les conventions de « l'intendance

écologique » eurocentrée sont managériales, les écoféministes voient quant à elles, la matérialité de la nature protégée par « le maintien du travail ».

Margaux Lauwers s'interrogea par conséquent sur de possibles leçons à tirer pour guider les nouvelles générations, en cette période de crise mondiale, qui semblent plutôt façonnées par les nouvelles technologies et dépossédées de certains savoir-faire fondamentaux. Pour Ariel Salleh, la globalisation et la digitalisation de la vie quotidienne seraient en effet une nouvelle forme de colonisation dont les victimes réduites au silence seraient cette fois-ci les enfants des classes moyennes blanches. Margaux Lauwers s'interrogea également sur la possibilité de recréer du lien entre les individus et le territoire pour réclamer la terre, dans des pays comme la France où il n'y a pas de mémoire des cultures et savoirs autochtones. Pour Ariel Salleh, plus optimiste, il y a néanmoins de nombreux mouvements *underground*, en France et en Europe, tels que le mouvement pour la décroissance, le mouvement international paysan, etc. qui portent ces valeurs d'une ontologie écocentrée selon

laquelle protéger le corps et prendre soin de la terre formeraient une seule et même chose.

Comment les modernes tiennent-ils, eux, à leur terre ? Telle est la question à laquelle **Benedikte Zitouni** et **Alice Mortiaux** se sont attachées à répondre, par une pratique d'enquête auprès des écologistes en prise avec le port d'Anvers pour la première, et de récit d'une plaque de Pioneer, envoyée dans l'espace en 1973 par l'astrophysicien Carl Sagan en tant que « message de l'humanité », pour la seconde. Elles se sont demandé ce que nous racontaient leur insatisfaction, leur frustration par rapport aux territoires qu'ils se sont composés ; et quels étaient les procédés qui se fabriquaient en continu pour réépaissir les liens et revaloriser la terre des modernes. Alice Mortiaux a dessiné trois pistes pour réclamer la terre en tant que modernes : garder ce cri « il nous faut plus » mais le réorienter en outillant nos modes d'attention ; générer des petites altérations plutôt que chercher des sorties radicales de la modernité ; considérer l'importance d'apprendre à se

présenter en tant que modernes, à se situer et reconnaître ses particularismes. Benedikte Zitouni a quant à elle porté notre attention sur les limites et les dangers dans la façon dont les modernes pensent la terre, l'environnement, comme un système. Selon elle, la pensée systémique affaiblit la position de ces écologistes dans le rapport de force car elle fait disparaître nos capacités à poser un diagnostic affectif du moment. Cette pensée reconduit ainsi le dualisme entre les faits et les valeurs (comme la justice sociale par exemple) car elle ne fait tenir à rien et ne dramatise aucun aspect singulier, c'est une pensée qui n'est pas localisée. Aussi, pour Benedikte Zitouni, lorsque l'on veut changer un rapport de force, le type d'outil avec lequel on s'équipe, l'abstraction que l'on va utiliser pour conceptualiser le territoire, va être essentiel. Les échanges entre les deux intervenantes a notamment porté sur la question de l'altérité radicale, qui apparaît dans la fiction spéculative de Alice Mortiaux et qui, pour Benedikte Zitouni, est parfois un fantasme des écologistes féministes, anticapitalistes et décoloniaux. L'attention devrait donc avant

tout être portée sur la question suivante : quelle est l'altération réciproque qui se fait, lorsque l'on se met à travailler ensemble, avec d'autres cultures par exemple ?

Cette dernière question est au cœur de la démarche de recherche de **Linda Boukhris** sur la racialisation de l'espace dans le plantationocène. Son intervention a mis en relation deux de ses recherches, l'une qui relève de la généalogie de ses questionnements sur l'écologie afro-diasporique depuis le Costa Rica, et l'autre qui est une performance artistique sur les savoirs et formes d'attachement au végétal, réalisée avec Jean-François Boclé. À travers cette mise en relation, Linda Boukhris a cherché à montrer la reconfiguration de la critique d'un mode d'habiter colonial depuis les plantations de bananes dans la Caraïbe jusqu'à l'espace urbain dans le quartier de la Goutte d'Or à Paris. Elle est revenue sur la notion de plantationocène et sur les enjeux posés par cette catégorie, en définissant la plantation comme un laboratoire de transformation profonde du système terre caractérisé par la mise en place d'une logique extractiviste et un

régime d'exploitation intensif des humains et non-humains. Dans l'institution d'un rapport dominant à l'environnement, elle a montré en quoi cette logique extractiviste s'articulait par ailleurs à une logique de conservation d'une nature fétichisée, contre une éthique environnementale du soin inscrite au quotidien. Elle a également souligné que l'un des enjeux majeurs de cette catégorie était que les violences sociales et écologiques ne pouvaient être envisagées séparément ; et enfin, que celle-ci permettait de resituer la matrice raciale : domination des corps, des territoires altérisés et naturalisation de cette altérité. Finalement, Linda Boukhris termina son intervention en déclarant que réclamer la terre c'était aussi faire tenir ces différents fils qui sont inextricablement liés : le végétal, le racial, le colonial ; et interroger également les reconfigurations contemporaines de la plantation, de ces figures altérisées et naturalisées.

Après des échanges conclusifs rappelant à quel point le soin était au cœur des pratiques de

reconnexion à soi, aux autres et au territoire, pour mieux habiter la terre, ces deux demi-journées se sont closes avec l'activation de l'œuvre de Megan Cope, *Untitled (Death Song)*, 2020, au sein de l'exposition *Réclamer la terre*.

Anaïs Roesch